

Quentin de Veyrac

À L'ÉCOLE DES PLUS PAUVRES

DE L'AVENTURE À LA QUÊTE INTÉRIEURE



ARTÈGE

À L'ÉCOLE DES PLUS PAUVRES

Quentin de Veyrac

À l'école des plus pauvres

De l'aventure
à la quête intérieure

ARTÈGE

Pour contacter l'auteur :
quentindeveyrac@yahoo.fr

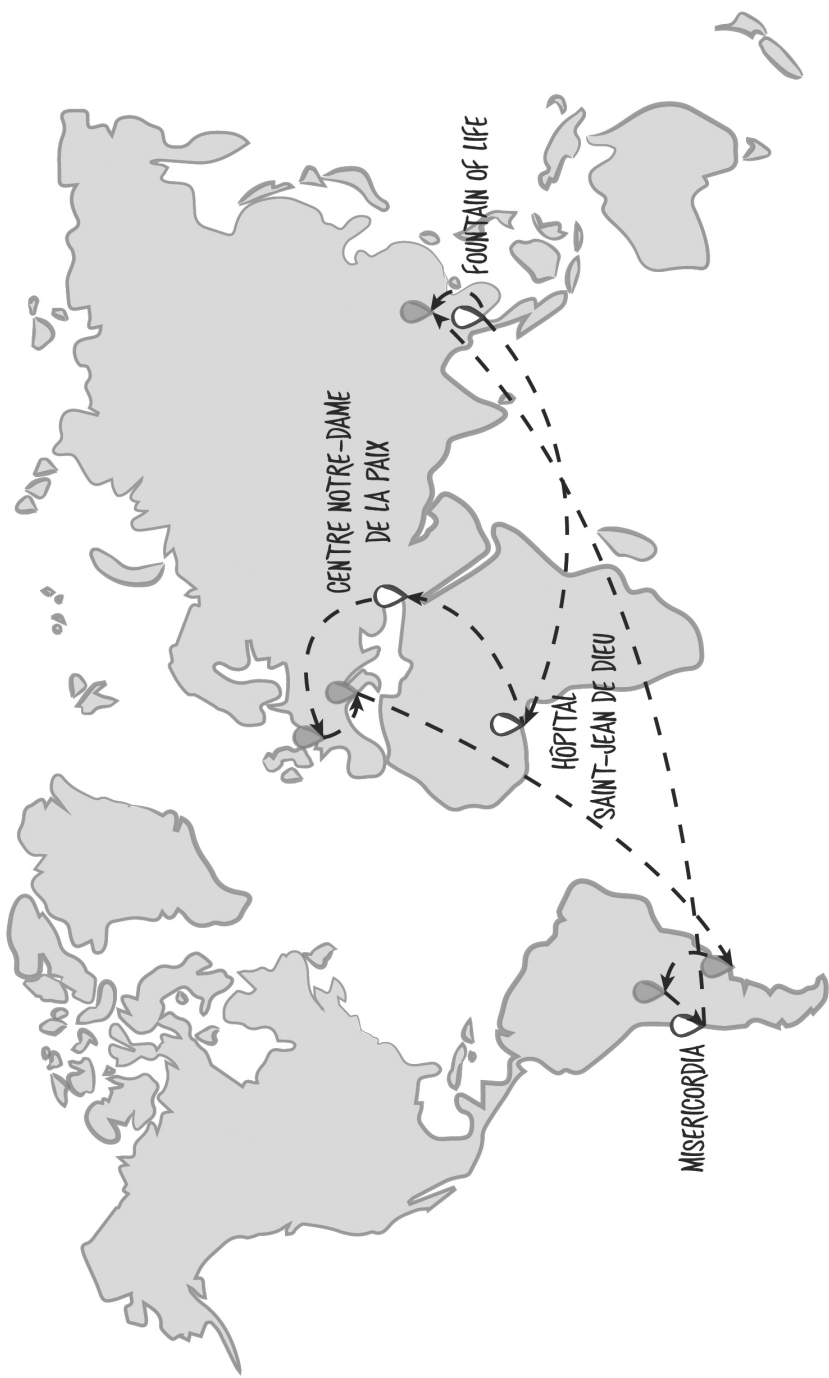
©2017, Groupe Elidia
Éditions Artège
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 60000 Perpignan

www.editionsartege.fr

ISBN : 979-10-336-0090-9
EAN pdf : 9791033605102

À Jean et Geoffroy

*« Le plus grand voyage que
l'on puisse faire sur terre est celui
qui mène de la tête au cœur. »*



REJOINDRE LES PÉRIPHÉRIES

J'ai toujours rêvé de faire un tour du monde. Partir à l'aventure, les poches vides, et revenir les yeux remplis de paysages et le cœur plein de rencontres. J'ai d'abord cru que ce rêve me ferait défaut, puis il a refait surface il y a cinq ans. Je pensais souvent à ces routes à parcourir, à ce monde qui nous tend les bras, dont on entend parler mais qu'on ne connaît pas. Ces pays lointains aux cultures si différentes dont nous nous sentons pourtant proches. Je veux partir à la rencontre du monde et de ses habitants, me laisser surprendre, transformer par eux. Partir ? Mais pour combien de temps ? Un an c'est long. C'est pourtant passé si vite. Quand j'ai commencé à sérieusement envisager cette aventure, j'avais peur, peur de me tromper.

Il est difficile de connaître toutes les raisons qui nous poussent à partir. Certains désirs sont facilement identifiables, d'autres plus mystérieux. C'est souvent le voyage lui-même qui nous révèle progressivement toutes les raisons qui nous ont poussé à partir. « *It is what you seek that makes you seek*¹ », nous dira la sœur Michelle au Cambodge.

Quand je me prenais à rêver, les élans de mon imagination me transportaient au sommet de l'enthousiasme avant qu'une petite voix ne m'en fasse chuter. La petite voix qui susurre

1. « C'est ce que vous cherchez qui vous pousse à la quête. »

qu'on n'y arrivera pas. Ce murmure lancinant aux ressorts pourtant bien connus : « C'est trop risqué, trop compliqué, trop dangereux. » Sans compter ce à quoi on renonce en partant. Lorsque nous sommes partis, j'étais encore étudiant et prendre du temps pour ce voyage impliquait de faire une croix sur des stages qui auraient pu m'ouvrir certaines portes. Mais soudain, la flamme de mon désir se ravivait et je me sentais le cœur à surmonter tous les obstacles. Ce désir de voyage, je l'ai partagé avec Jean et Geoffroy, et nous l'avons cultivé ensemble. Il ne s'agissait pas de faire un tour du monde juste pour faire un tour du monde, nous voulions construire un voyage qui nous ressemblait. Voyager, non seulement pour nous rendre dans des pays lointains, mais aussi pour suivre un parcours pas à pas à la découverte de nouveaux horizons. Cette route sur laquelle nous avons marché pendant un an a été un itinéraire géographique tout autant qu'un cheminement intérieur. Nous nous sommes lancés corps et âme pour sortir de nous, pour nous tourner vers l'Autre. En sortant de notre zone de confort, en laissant là nos habitudes, notre pays, nous voulions embrasser la fragilité, nous mettre à l'épreuve sans doute, nous rendre vulnérables. Combien de fois avons-nous été comblés, cette année, au-delà de ce que nous avions imaginé ! Parfois plusieurs fois par jour, des gens nous ont accueillis, nourris, logés, car notre vulnérabilité, disaient-ils, leur inspirait confiance.

Certains que nous devions nous faire petits pour pouvoir grandir, nous voulions rencontrer ceux qui avaient décidé de consacrer leur vie pour venir en aide aux autres. Nous avons toujours été édifiés par l'engagement de ces chrétiens, laïques ou religieux, qui ont donné leur vie pour servir les plus faibles.

Sainte Mère Teresa évidemment, mais tant d'autres avant et tant d'autres depuis ! Ces chrétiens, à contre-courant du monde, qui, loin des honneurs, œuvrent au quotidien pour vivre avec leurs frères souffrants. Admiratifs de leur engagement, nous avons choisi quatre communautés aux missions très différentes, afin de témoigner de l'universalité du message d'amour de l'Église catholique. Ce message n'est pas réservé à un cercle d'heureux élus. Il s'adresse à tous sans distinction. Outre ces quatre missions programmées, la Providence nous a réservé d'autres surprises. Nous les avons accueillies le sourire aux lèvres en repensant à notre désir de lâcher prise sur nos programmes cette année.

Nous avons regagné la France depuis un an et demi, nous sommes retournés à une vie plus ordinaire. Tous les trois désormais établis dans le monde professionnel, nous vivons cette sortie de soi dans un cadre différent. Sortir de soi nous révèle que nous avons humainement plus à recevoir des autres qu'à donner. C'est un chemin sur lequel la tête est moins bien avisée que le cœur. Ce lâcher-prise donne le vertige ; il est source d'inattendus dont la vie ordinaire regorge mais que nous ne voyons plus. À l'heure où nous avons plus d'occasions de courir que de ralentir, puisse ce bout de chemin inspirer ceux qui ont le désir de vivre plus intensément au quotidien. Lorsque nous sommes traversés par des élans intérieurs, nous sommes tentés de les gronder car leur impétuosité nous embarrasse. Nous ne savons pas où ils vont nous mener. Nous préférons les relativiser au lieu de les apprivoiser. Aller vers l'autre, pourquoi ? Je suis bien où je suis, et puis qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire ? Chercher un sens à sa vie ? N'est-ce pas une formule galvaudée dont la réponse paraît bien vaine ?

Qui peut se dire certain d'avoir trouvé un sens à son existence ? Pourtant, en prenant le temps d'écouter attentivement nos aspirations profondes, nous rouvrons les yeux sur des désirs familiers que nous considérons comme étrangers. Nous avons appris à les refouler par fainéantise, par retenue mais aussi par crainte. Prendre ses désirs au sérieux est la plus sûre façon de rire de nos limites et de découvrir l'épaisseur du présent qui nous révèle l'infini dans le fini, l'extraordinaire caché dans le plus simple des ordinaires.

Il fait chaud ce 4 septembre 2014 au soir dans ma petite chambre sous les toits du 11^e arrondissement de Paris. Je me couche tard et moins inquiet que je ne l'aurais imaginé. Je range mes dernières affaires et boucle mon sac. Je déteste les départs. On est toujours tiraillé entre l'excitation et la peur de laisser quelque chose derrière soi. Après une ultime vérification – ma brosse à dent a bien été disposée dans la trousse de secours calée au fond de la poche latérale du gros sac noir qui va devenir ma maison –, je m'étends de tout mon long sur mon lit dont je goûte le confort une dernière fois. Les yeux rivés sur le plafond, je me répète en boucle cette phrase que j'ai longtemps rêvé de prononcer : « Demain, je pars faire le tour du monde. »

Après une nuit courte mais tranquille, j'enfile le seul pantalon que j'emporte et, un café brûlant avalé, je charge le sac sur mon dos. Je ne le sais pas encore mais ce dernier geste va devenir un automatisme. Pendant un an, je hisserai ce sac sur mes épaules comme on enfle des chaussettes. En claquant la

porte de l'appartement, je m'arrête une seconde pour goûter l'instant : aujourd'hui, je pars faire le tour du monde.

Nous nous sommes donné rendez-vous avec Jean et Geoffroy devant Notre-Dame de Paris pour un départ officiel après la messe du matin. Non seulement ce lieu est symboliquement fort, mais en plus la ligne est directe jusqu'à Porte d'Orléans, où nous commencerons à faire du stop pour rejoindre Rome dans une semaine. Cette année, ce sera notre moyen de transport car nous voulons nous laisser conduire, renoncer à tout prévoir, et pour cela le stop est formidable. De manière générale, nous voulons vivre dépouillés pour apprendre à recevoir de la vie ce qu'elle voudra bien nous donner. Nous aurons trois euros par jour et par personne pour nous sustenter, et pour nous loger nous toquerons chez l'habitant. Si personne ne nous accueille – j'espère que cela n'arrivera pas trop souvent –, nous avons une tente que nous planterons, au cas où. Dans nos sacs, nous emportons le strict minimum : une paire de sandales et des chaussures de marche, un pantalon, deux caleçons et deux paires de chaussettes, un tee-shirt, un pull et un K-Way. Je me souviens de Jean, plutôt coquet, essayant les sandales chez Décathlon, un mois avant le départ. Il faisait les cent pas dans le magasin, tête baissée, les yeux rivés sur ses nouvelles chaussures. Consterné par son nouveau style, il s'était approché de nous et avait glissé avec ironie :

« Les gars cette année, ça ne sera pas un défilé de mode...
— C'est sûr », répond honnêtement la vendeuse.

L'autodérision de notre camarade nous a d'autant plus fait rire que nous partageons tous les trois cette soif de dépouillement, ce désir profond de nous priver de tout ce qui n'est pas

essentiel. Ce choix ne résulte pas d'un rejet de ce que nous avons vécu jusqu'alors, mais découle de la démarche spirituelle qui nous anime. Cette année, nous voulons vivre pauvrement. C'est le sens de l'association Petit à Petit que nous avons créée tous les trois pour préparer notre voyage. Nous faire petits pour comprendre ce que les petits vivent, nous faire petits pour faire de la place aux autres et à Dieu. Notre voyage, tout comme cette association, n'a pas de but humanitaire : nous n'apportons ni matériel scolaire, ni vêtements, ni argent. Nous n'avons pas l'intention de construire une école ou de creuser un puits, notre but n'est pas de *faire* quelque chose mais simplement d'*être*, de partager le quotidien des pauvres car ils ont assurément des choses à nous apprendre. Nous voulons sortir de nous-mêmes et de chez nous pour partir à la rencontre des plus petits et des chrétiens qui ont donné leur vie pour leur venir en aide. Ce projet a mûri en nous pendant de longs mois depuis que nous en avons parlé au cours d'un déjeuner, il y a plus d'un an.

4 juillet 2013

En ce début d'été à Paris, ce déjeuner ressemblait à tous les autres, Jean nous concoctant sa spécialité : des pâtes au pesto. Dans un excès de gourmandise, il a mis plus de pesto que de pâtes. Au moment du café, nous sommes tous les trois confortablement installés dans le salon quand je me tourne vers mes deux compères et leur lâche :

« Les gars, j'ai un truc à vous proposer. »

Jean et Geoffroy, que mon excitation ne surprend plus, semblent presque blasés à l'idée de me voir encore emballé pour je ne sais quelle nouvelle lubie. Ils me pratiquent depuis plusieurs années et ont appris à ne pas prendre au sérieux toutes mes élucubrations.

« Quoi ? m'interroge Geoffroy qui accepte gentiment de me poser la question.

— Ça vous dirait qu'on parte faire le tour du monde ? »

Moment de silence où mes deux interlocuteurs boivent une longue gorgée de café. Jean et Geoffroy sont d'une nature plutôt calme alors que je suis sanguin. Ils sont patients autant que je suis pressé, blonds autant que je suis brun et parisiens autant que je suis marseillais. Nous nous sommes rencontrés sur les bancs d'une classe préparatoire il y a cinq ans.

« J'avoue que j'y ai déjà pensé », répond Geoffroy.

Il a l'âme de l'aventurier, bricoleur, débrouillard, et il ne dit jamais non à un nouveau projet.

Chez Jean, jamais de surexcitation. Avec son flegme habituel, il nous laisse d'abord nous monter la tête avec Geoffroy, avant d'intervenir :

« Un tour du monde, c'est vu et revu les gars, dit-il, désabusé.

— Jean, même un tour du monde de la bière ? » dis-je, en plaisantant pour garder l'attention de mon ami dont je connais le goût pour ce breuvage.

Jean, pour qui l'ironie n'a pas de secrets, accepte évidemment d'entrer dans le jeu :

« Voilà, là on parle ! Ça c'est original !

— Un tour du monde pour quoi faire ? relance Geoffroy qui commence à envisager plus sérieusement la chose.